

Recherche Le **Laboratoire**, une structure parisienne qui associe atelier et expositions

Un nouveau lieu pour marier les arts et les sciences

Le Laboratoire a ouvert ses portes à Paris, le 19 octobre. Ce nouveau lieu présente des travaux à la frontière de l'art et des sciences. Son directeur, David Edwards, professeur de biologie à Harvard (Massachusetts), en explique les principes.

Pourquoi ouvrir un tel lieu ?

C'est parti d'une volonté de l'université Harvard, où j'enseigne, de s'ouvrir davantage. Dans les réunions, tous les domaines étaient représentés, sauf les arts. Personnellement, je le regrettais, car les arts, en particulier l'écriture, ont toujours inspiré ma recherche, qui a abouti à la publication d'un essai, *Artscience* (Harvard University Press, à paraître en février 2008). Je me suis aperçu que les chercheurs, aussi concentrés soient-ils sur leur idée, devaient toujours franchir une barrière culturelle pour innover, et que cela passait souvent par l'étude d'une discipline artistique.

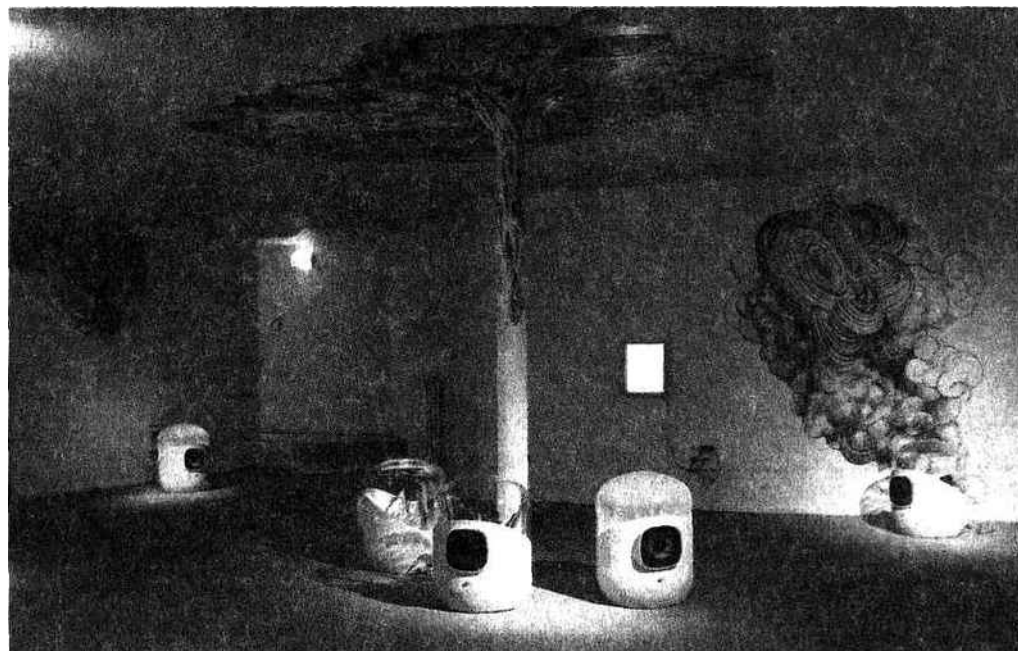
Or nos institutions, trop spécialisées, ne sont pas adaptées à cette démarche. J'ai donc décidé de créer un lieu qui collabore avec elles - universités, entreprises, banques, musées - pour réaliser des expériences à l'interface des domaines scientifiques et artistiques.

Pourquoi Paris ?

C'est un choix personnel. Mon épouse est française. Nous avons décidé de quitter les Etats-Unis après la réélection de Bush. Paris, qui offre un environnement artistique exceptionnel, devenait un lieu naturel pour réaliser mon rêve.

D'autres lieux de ce type existent-ils ?

Oui, par exemple le MediaLab, du Massachusetts Institute of



Les purificateurs d'air conçus par le designer Mathieu Lehanneur et le biologiste David Edwards. Au mur, des dessins de Franck Rezzak. MARC DOMAGE

Technology (MIT), ou le Wellcome Trust et sa galerie à Londres. Mais ici, rien. Des lieux d'expositions d'art, il y en a beaucoup ; des institutions vantant les mérites des sciences, aussi. Mais une structure scientifique qui accepte de mettre en doute les progrès scientifiques, et surtout qui soit un lieu d'expérimentation, non.

Comment assurez-vous le financement ?

A 50 % par la location des espaces, la billetterie, la vente d'œuvres ; à 50 % par le soutien de partenaires industriels, universitaires, culturels ou humanitaires : Société générale, Wellcome Trust, Fondation Gates, Harvard...

Comment réalisez-vous cette interface ?

Pour le moment, nous choisissons un artiste qui, pour réaliser son rêve, a besoin des sciences. Nous le mettons en contact avec un scientifique de très haut niveau. Ils formulent une hypothèse. Si elle est fructueuse, nous exposons. Pas seulement le résultat, mais le processus... tels le travail du plasticien Fabrice Hyber sur les cellules souches, l'épurateur d'air du designer Mathieu Lehanneur ou les photos de James Nachtwey sur les grandes maladies infectieuses.

Les arts et les sciences n'ont-ils pas des objectifs différents ?

Objectifs et environnements sont différents, mais les processus sont similaires : des hypothèses successives, des échecs, des déductions et des intuitions. Chez les uns comme chez les autres, les moments clés associent un processus esthétique et un processus scientifique. Ce que j'appelle des « moments arts science ».

Qu'est-ce que l'un apporte à l'autre ?

L'histoire des arts comme celle des sciences sont remplies de tels apports. Don Ingber doit son succès en biologie cellulaire aux cours de design qu'il a pris à Yale ; Diana Dabby n'a pu concevoir sa musique, basée sur la théorie du chaos, qu'après une thèse en électricité. Plus modeste : sans moi, Mathieu Lehanneur aurait échoué, car les brevets sur lesquels il voulait travailler n'étaient pas opératoires. Sans lui, je n'aurais jamais eu l'idée d'utiliser des plantes pour purifier l'air.

Dans tous ces cas, c'est la rencontre des deux mondes qui a permis l'innovation. C'est la raison d'être du Laboratoire. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
NATHANIEL HERZBERG

Le Laboratoire, 4, rue du Bouloi, Paris-1^{er}. Ouvert du vendredi au lundi, de 12 heures à 20 heures. www.laboratoire.org

Du design à la biochimie : un modèle d'« artsience »

Don Ingber offre un exemple particulièrement spectaculaire des usages de l'art par les scientifiques. Alors qu'il préparait son doctorat de biochimie à l'université Yale, Don Ingber vit sortir du bâtiment d'en face des étudiants en design portant des structures en carton. Elles lui rappelaient ses observations au laboratoire. Son piètre niveau en dessin lui interdisait toute chance d'être admis auprès du professeur, mais il le convainquit d'une phrase : « La vie est du design à trois dimensions. » En cours, il découvrit une structu-

re, inventée par l'architecte Buckminster Fuller et utilisée en sculpture, la « tenségrité » – contraction de tension et intégrité. Dans ce modèle, les arêtes se tiennent entre elles non par la pression mais grâce à la tension, comme retenues par des élastiques. De retour dans son laboratoire, il constata que les déformations des cellules suivaient les règles de la tenségrité. Ses collègues, d'abord sceptiques, furent ensuite nombreux à le suivre. Professeur à la Harvard Medical School, Don Ingber a reçu de nombreux prix. Ne lui manque que le Nobel.